

**INPES**  
**LES JOURNEES DE LA PREVENTION**  
**PROMOUVOIR LA SANTE DES ENFANTS ET DES JEUNES**

**2èmes Journées annuelles – 29 et 30 mars 2006**

**Mercredi 29 mars 2006**

Bienvenue à vous pour ces 2<sup>èmes</sup> assises consacrées à la prévention. Le Professeur Philippe Jeammet prononcera un discours d'introduction qui sera suivi de la séance plénière, puis des ateliers auront lieu cet après-midi et demain matin, ceci afin de co-construire en partenariat et en réseau, poser les bonnes questions, tenter peut-être de mettre en pratique ce qui marche bien dans d'autres régions.

**Philippe Lamoureux**

Il est difficile de faire la transition entre Mozart et Philippe Jeammet, je vais tout de même essayer. Bienvenue à toutes et à tous. Merci tout d'abord d'être venus aussi nombreux à l'occasion de ces secondes Journées de la Prévention consacrées cette année à la promotion de la santé des enfants et des jeunes. Vous êtes 950 à vous être inscrits pour ces journées, ce qui témoigne de l'intérêt qu'elles suscitent. Pourquoi ce thème de la promotion de la santé des enfants et des jeunes ? D'abord, parce qu'en termes quantitatifs, les 0-6 ans sont environ 4,5 millions en France. Les jeunes de 6 à 8 ans sont environ 10 millions. Et de l'université à l'école maternelle en passant par l'apprentissage, ils sont au nombre de 15 millions à fréquenter le milieu scolaire, une des raisons d'ailleurs pour lesquelles nous avons tenu à faire une large part au rôle de l'Éducation nationale dans ces Journées. Les chiffres suffiraient en eux-mêmes s'il en était besoin à justifier le choix de placer ce thème de la promotion de la santé des enfants et des jeunes au cœur de ces deux journées de réflexion.

Bien entendu, la santé des jeunes fait l'objet de nombreuses attentions, elle donne lieu à de très nombreuses actions de la part des autorités de santé et, singulièrement, de l'Institut de Prévention, depuis le zéro alcool et zéro tabac pour les femmes enceintes jusqu'à la consommation de cannabis, l'usage de préservatifs ou encore de la limitation de la consommation de produits gras et sucrés ou la lutte contre la sédentarité chez les adolescents. La petite enfance nous mobilise. Politique intensive de prévention de la mortalité et de la morbidité périnatale. Amélioration du suivi des grossesses. Optimisation des pratiques obstétrico-pédiatriques. La France n'a pas, je crois, à rougir de sa politique en matière de périnatalité.

Puis vient, bien sûr, le temps de l'enfance. Dès que grandissent les petits, interviennent les actions de la vie courante et nous nous efforçons d'œuvrer à leur diminution. Les troubles spécifiques d'apprentissage, dont ceux du langage, sur lesquels nous nous penchons plus spécifiquement, et les habitudes alimentaires à revoir tant elles ont d'incidence sur la santé à l'âge adulte. Ensuite, les adolescents et leur souffrance psychique, les adolescents et leurs addictions. Il est difficile d'être sur tous les fronts, même si, par exemple, la première campagne cannabis que nous avons réalisée a permis de mettre au grand jour ce que beaucoup de parents portaient jusqu'à présent trop souvent seuls, même si notre guide nutrition est désormais distribué dans chaque classe de 5<sup>ème</sup>, pour ne parler que des actions les plus récentes et les plus massives et même si ces différentes actions dans leur diversité même contribuent à creuser le sillon de l'éducation pour la santé.

Au-delà de ces quelques exemples certes un peu disparates, il me semble avant tout important de souligner tout ce qui va se jouer lors de l'enfance, puis de l'adolescence, la construction de la personnalité, la transgression, l'affirmation de soi, puis le passage progressif dans le monde des adultes. Il est un peu artificiel de ce point de vue de vouloir, comme nous nous y étions plus ou moins obligés lors de la construction de ces journées, segmenter les jeunes en retenant arbitrairement certains thèmes plutôt que d'autres, et il est au contraire important d'avoir tous à l'esprit que les différents aspects inhérents à la santé des jeunes et à leur environnement sont interdépendants, qu'il existe de profondes interactions entre les différents déterminants de santé, que la santé des jeunes et des adolescents est un tout, qu'au-delà de l'approche thématique par les risques, souvent inévitables parce que c'est elle qui donne la visibilité aux politiques de santé, l'enfant, le jeune, l'adolescent doivent être compris dans leur globalité. C'est tout l'esprit de la charte d'Ottawa qui est devenue la charte de Bangkok que de lui permettre de développer au mieux ses aptitudes et de se construire pour gérer au mieux sa santé, son équilibre et son épanouissement.

L'estime de soi, la promotion de l'activité physique, l'éducation à la sexualité, l'éducation par les pairs, le développement de l'éducation pour la santé à l'école, ou encore la vie avec la maladie ou le handicap lorsque l'on est un enfant sont quelques-uns des thèmes que vous allez aborder par plus petites entités lors des sessions. Il vous appartient de les faire vivre, même s'il est clair que nous ne pourrions vraisemblablement pas tout traiter dans les différents ateliers qui nous rassemblent. Les premiers échanges de cet après-midi se poursuivront demain matin sur d'autres thèmes, en sessions, avant que nous nous retrouvions de nouveau en séance plénière l'après-midi pour débattre de façon interactive lors d'une table ronde prospective qui réunira Didier Houssin, le Directeur général de la Santé, Martine Le Guen du ministère de l'Éducation nationale, Jean-Martin Cohen-Solal de la Mutualité Française, Jean-Louis San Marco président du conseil d'administration de l'institut, François Bourdillon, Président de la Société française de Santé publique, Marie Choquet et Viviane Kovess, chercheuses de très grand renom. Et puis un regard neuf sur notre vieux continent avec Réal

Morin, Directeur scientifique du développement des individus et des communautés à l'Institut national de Santé publique du Québec. Je vous espère donc tout à la fois nombreux et curieux pour ce débat qui, à n'en pas douter, sera très animé.

Depuis plusieurs années, l'INPES a engagé des travaux en vue de développer une approche populationnelle de promotion de la santé des jeunes et des adolescents. Son action n'a de sens qu'en liaison avec l'ensemble des acteurs du champ sanitaire et éducatif au premier rang duquel les associations qui, à mes yeux, jouent un rôle absolument primordial. C'est la raison pour laquelle, bien entendu, nous serons extrêmement attentifs aux résultats des échanges qui vont se dérouler durant ces deux jours. Avant de céder la parole au Professeur Philippe Jeammet, Président de l'école des parents et des éducateurs, que je remercie amicalement de bien avoir voulu nous faire l'honneur d'ouvrir nos travaux, et avant que vous ne partiez rejoindre les sessions que vous avez choisies, l'institut vous donne rendez-vous ce soir à 18 heures pour partager autour d'un verre vos impressions sur nos premiers échanges.

### **Philippe Jeammet**

Je remercie vivement l'INPES pour l'honneur qu'il me fait d'inaugurer cette session, et c'est pour moi un immense plaisir en tant que Président de l'École des parents et des éducateurs Ile-de-France, car ce sujet de la prévention me tient à cœur au bout de presque quarante ans passés à m'occuper essentiellement des adolescents et suscite un intérêt renouvelé, même si c'est parfois fatigant et répétitif, mais ils nous apprennent tant de choses. Pour moi, les adolescents sont le miroir de l'être humain, car ils nous révèlent toutes les contraintes qui nous habitent depuis l'enfance. Contraintes génétiques que l'on a jusqu'à présent largement sous-estimées mais qu'il ne faut pas surestimer non plus. Je dirai que plus il y a de contraintes intérieures, plus le poids de l'environnement deviendra important et non pas le contraire, pour tenter de contrebalancer ces contraintes. Contraintes liées à notre environnement et à nos interactions précoces avec cet environnement. Dans la période de flottement plus ou moins long du passage entre le confort de l'enfance et la recherche d'une voie adulte dont on ne sait pas très bien quand on va la trouver, l'adolescent va être en recherche de lui-même, ce qui va le rendre particulièrement environnement dépendant. Et plus on est en insécurité intérieure, plus on sera dépendant de l'environnement. Cette dépendance à l'égard de l'environnement va faire de l'adolescent un miroir de l'adulte, c'est-à-dire qu'il va nous renvoyer, peut-être de manière un peu grossière, les grandes lignes de tension, de motivation qui sous-tendent les adultes.

Comment situer la prévention dans ce contexte. Elle est fondamentale et c'est le devoir basique des adultes que de se soucier, au sens profond, de l'attention portée à l'enfant et à son devenir. À ce titre, je trouve tout à fait intéressant que l'INPES ait centré son action sur le développement de 0 à 25 ans. Car, en effet, il y a une continuité. Il est certain que tout se prépare dans l'enfance, sachant que l'être humain, surtout dans ce qui est négatif, a tendance à

s'enfermer dans la répétition, et en même temps tout reste jouable. Tant qu'il y a de la vie, il n'y a pas de fatalité totale, on peut se libérer. Il n'empêche que ce sera beaucoup plus difficile si on est déjà pris dans un engrenage négatif. D'où l'importance du développement. En même temps, importance également de penser la prévention en termes d'un message adressé par les adultes à leurs enfants. Ce n'est pas simplement une liste d'informations, un constat d'expert sur ce qui peut préserver la santé. Ce qui fait de tout adulte un éducateur en puissance pour un enfant, un adolescent et même un jeune, c'est l'attente qu'a cet enfant ou cet adolescent de chercher à se nourrir de ce qui lui manque. Qu'on le veuille ou non, cette attente fait d'un adulte un modèle potentiel, c'est-à-dire un adulte pourvu d'une fonction éducative. Et nous ne pouvons pas nous réfugier dans notre fonction d'expert. Le grand problème de la prévention, ce sont les adultes et quel message nous voulons faire passer.

C'est la raison pour laquelle je suis heureux que l'INPES n'insiste pas uniquement sur le catalogue des risques qui menacent les enfants et les adolescents, comme si la vie était une suite de risques, alors que nous savons que le seul endroit où trouver le principe de précaution à cent pour cent et l'égalité totale, c'est au cimetière. Donc la vie est faite de tensions, d'inégalités. Ce ne sera jamais parfait, c'est toujours en mouvement et c'est ce qui permet une certaine créativité. Nous ne pouvons donc pas centrer la prévention uniquement sur les dangers, je crois qu'il faut au contraire la positiver. Nous avons un capital santé, pourquoi le sacrifier ? C'est plus facile à dire qu'à faire et je vais tenter d'expliquer pourquoi il est si difficile de faire de la prévention et combien la motivation des adultes me semble importante. L'être humain est particulier. Il a de nombreux points communs avec l'animal et je suis un peu stupéfait de voir encore écrit que l'expérimentation animale, les études sur les animaux n'apportent rien sur la connaissance de l'homme. Or, que je sache nous avons un patrimoine génétique largement commun et notre cerveau, notamment en ce qui concerne les émotions, est assez proche de celui de l'animal. Comme toujours, ce n'est pas par le déni et la méconnaissance que l'on se libère, mais toujours par la connaissance. C'est en sachant ce dont nous héritons des animaux et sur lequel nous n'avons pas une marge de choix très importante que nous pourrions essayer de voir quelles sont les contraintes qui pèsent sur nous et comment les soulager en se donnant des moyens de lever, pour une part, grâce aux progrès de la science ces contraintes, notamment émotionnelles.

Nous avons donc un certain nombre de contraintes qui nous viennent de l'animal, et comme tout être vivant, l'être humain se nourrit de l'échange. Il n'y a pas de vie sans échange. Et l'échange, c'est le risque car nous ne savons pas ce qu'il va produire. Il y a toujours une part de nouveauté dans l'échange, une part d'inconnue. Ce qui ne pose pas trop de problème pour l'animal qui est suffisamment programmé pour se nourrir de ce qui est nécessaire à son développement, avec des conduites d'appétence, d'aversion pour ce qu'il considère comme dangereux, et entre les deux il n'y a guère de métaphysique. Pour l'homme, la situation est plus compliquée. Une des caractéristiques de l'être humain par rapport à l'animal, c'est qu'il a

conscience de lui-même, et cette conscience va totalement changer les choses. Conscience articulée ou concomitante avec le langage et qui s'est développée avec la sophistication du langage, conscience de nous comme étant un individu unique au monde à la fin du 20<sup>e</sup> siècle. Cette conscience de nous-même va sérieusement compliquer cette nécessité, pour nous comme pour tout autre être vivant, de nous nourrir des autres. Et comme nous avons conscience de nous-même comme un être unique, comment être soi si nous devons nous nourrir et apprendre des autres, et éviter d'être le clone des autres. D'où tout le drame et l'intérêt de ce qui fait de nous des hommes. C'est-à-dire que ce dont nous avons besoin devient également une menace pour notre autonomie. Je crois que l'adolescence est le moment par excellence où l'on est confronté à ce paradoxe, où ceux qui sont le plus en insécurité ont une mauvaise estime d'eux-mêmes, n'ont pas confiance en eux. Ils vont être en attente de recevoir de l'extérieur, notamment de leur objet d'attachement, c'est-à-dire les parents, les adultes, cette force, cette sécurité faite d'éléments très imprécis qui vont les remplir, avec la sexualisation aussi. Ils vont avoir besoin de se nourrir notamment des avis et des conseils des adultes.

Mais ce besoin est si grand qu'ils vont le ressentir comme un pouvoir donné aux adultes sur eux. C'est ce qui fait le charme et la complexité des relations amoureuses. Si on a trop besoin de l'autre, l'autre prend un pouvoir sur nous, et à ce moment-là la tentation est de refuser ce pouvoir et donc de se priver de ce dont nous aurions besoin, ce qui nous rend de plus en plus dépendant. Cet engrenage est pour moi au cœur de la question de la prévention. Il s'exaspère au moment de l'adolescence, mais il commence avant et persiste après. Le grand problème de la prévention, c'est de permettre à un enfant de se nourrir de ce dont il a besoin tout simplement, c'est-à-dire de développer ses potentialités physiques, intellectuelles, affectives, relationnelles.

Et ce besoin de nous nourrir est une contrainte qui, encore une fois, peut sembler contradictoire avec le besoin de se différencier. Ce d'autant plus que je n'ai plus besoin des autres. On s'aperçoit qu'il y a là un modèle assez simple qui peut nous montrer comment les choses se résolvent. Le pédiatre et psychanalyste anglais Winnicott a eu ce trait de génie de mettre en exergue ce paradoxe selon lequel pour qu'un enfant ait l'impression de créer son environnement, il faut que l'environnement soit déjà présent. Pour créer ses objets de désir, d'attachement, il faut que la mère soit déjà là. Et si celle-ci s'adapte bien aux besoins de l'enfant, ce qui demande de la fiabilité, des capacités d'adaptation, l'enfant ne sent pas qu'il a besoin de sa mère, il sent que le monde est plutôt bien fait. C'est plutôt le verre à moitié plein qu'à moitié vide. J'ai besoin de quelque chose, je crie, et j'apprends. Et je ne me pose pas la question de mon impuissance, de ma dépendance, j'ai des besoins et ils se satisfont. Et comme je suis dans la fiabilité, je commence à faire confiance, et comme je fais confiance, je peux attendre, et comme je peux attendre, j'apprends que j'ai des ressources. Je crois que c'est cette triade qui est fondamentale dans toute la question de la prévention. Il faut avoir

confiance pour pouvoir attendre et pendant que l'on attend, on utilise ses capacités, ses ressources intérieures entièrement dépendantes de la qualité des liens avec l'entourage, mais qu'on ne ressent pas comme une dépendance parce que cet entourage s'est bien adapté à nos besoins. La maman arrive avec le biberon, l'enfant suce son pouce, il joue avec son nounours, il babille, puis se met à utiliser son appareil psychique, il peut attendre et il apprend qu'il a des ressources. Si régulièrement la maman prévient toute demande de l'enfant ou le fait attendre désespérément des heures, il va sentir qu'il est impuissant et qu'il est dépendant. Ce qui crée une relation d'insécurité dont nous verrons au moment des expériences de séparation qu'elle donne lieu à trois prototypes que j'aime rappeler car je crois qu'ils sont essentiels pour avoir une conception de ce qui régit nos rapports inter humains.

Quand l'enfant est dans une relation de sécurité suffisante, lorsque sa maman le quitte pour le mettre à la crèche, pour aller se coucher, il va utiliser ses ressources, à condition bien sûr qu'il retrouve sa maman. Et le traumatisme, c'est quand elle ne revient pas pour une raison ou une autre, quand la confiance a été trahie par un adulte et qu'il fait effraction dans ce que nous avons de plus essentiel, c'est-à-dire notre capacité de confiance. Dans les cas où tout se passe bien, l'enfant apprend peu à peu à se passer de maman et à la retrouver avec plaisir. Et là, il ne se sent pas menacé par le besoin qu'il a de sa mère. En revanche, s'il est en insécurité, il va devenir dépendant de la mère et de l'environnement. Il faut que la lumière soit allumée, que sa maman lui tienne la main, car sinon c'est la panique, la désorganisation, l'enfant est submergé par ses émotions. En général, quand on se sent dépendant, je crois que cela a à voir avec la défense du territoire chez l'animal. Je me sens dépendant, donc je me sens en permanence menacé, si je perds cette dépendance, je vais tenter de contrôler la personne dont je suis dépendant. Et jamais vous ne contrôlez la personne dont vous êtes dépendant par le plaisir partagé. C'est un des drames de l'éducation. C'est-à-dire que si vous avez du plaisir, cela ne va pas durer.

Le plaisir va forcément se terminer. Les anxieux ont horreur de ce qui se termine. Il faut se cramponner. On arrive au printemps et c'est l'hiver qui se prépare, dès le premier jour des vacances c'est déjà un jour de passé, etc. Ce n'est pas le plaisir de souffrir, c'est un cramponnement à ce que l'on redoute de perdre, non pas par le plaisir, mais par l'insatisfaction. Comment je vais retenir maman ? J'ai mal au ventre, à la tête, j'ai envie de vomir, j'ai soif, je veux une paille, je ne veux pas la couleur de ce verre. C'est de l'agrippement, et l'agrippement est le signe de la peur sous-jacente. Et je me demande si un paradigme de la psycho-pathologie, de ce qui est en nous de l'ordre du pathogène sinon du pathologique, n'est pas l'agrippement, dont le modèle pourrait être celui de l'enfant de 2 ans qui a peur de quitter sa mère, qui s'agrippe à la main de sa mère. Ce n'est pas qu'il l'aime plus ou moins celui qui va jouer avec ses copains, c'est qu'il a peur. Mais lui peut dire au moment où il se cramponne que c'est son choix – qui est devenu un leitmotiv de la société moderne pour justifier toutes les extravagances –, qu'il a le droit d'être comme il est, qu'il a le

droit de tenir la main de sa mère. Et maman n'est peut-être pas loin de penser cela d'ailleurs pour une fois que quelqu'un tient à elle.

Ce n'est donc pas une question de plaisir, mais une question de peur. Et c'est cela qui est pathogène car cet enfant devient dépendant de sa mère. À 2 ans, il va se séparer, on fera ce qu'il faut, mais à 14-15 ans, ce sera beaucoup plus difficile. Et ces enfants sont prisonniers du regard de leurs parents, ils cherchent à être protégés d'une angoisse d'abandon parce qu'ils n'ont pas suffisamment confiance en eux, parce qu'ils n'ont pas de sécurité interne. Ces enfants vont donc être pris entre l'angoisse d'abandon – tu ne me regardes pas, je n'existe pas ; tu me regardes, qu'est-ce que tu me veux ? On est toujours trop près ou trop loin. Vous ne vous occupez pas de moi, vous m'abandonnez ; vous vous occupez de moi, c'est une intrusion. Et là, c'est le drame parce qu'ils ne peuvent pas se nourrir et qu'ils sont de plus en plus dépendants. Les adolescents emploient des mots comme « tu me soûles, tu me gaves, tu me prends la tête », qui prouvent bien qu'ils ne sont plus eux-mêmes, que l'autre est devenu comme un psychotrope. S'ils sont devenus ainsi, c'est en raison de l'attente. Même si l'autre est plus ou moins intrusif, même si l'autre a plus ou moins besoin de maîtriser, c'est avant tout le besoin que l'on a de cette personne qui lui confère un pouvoir sur nous. Et on a besoin de cette personne parce qu'on n'a pas acquis des nourritures permettant d'avoir les ressources nécessaires. Je considère que la prévention, c'est faire en sorte que les enfants se nourrissent de ce dont ils ont besoin : la sociabilité, l'école, veiller sur leur santé, ne pas adopter de conduite à risque.

Nous pouvons d'ailleurs constater que ceux qui sont en difficulté n'ont pas de contact. Mon troisième modèle après l'enfant sécure, l'enfant qui se cramponne à sa mère, c'est celui de l'enfant en difficulté relationnelle, qui n'a pas de référence parentale. Que fait-il ? Comme vous le savez tous, il s'auto-stimule, il recherche des sensations toujours destructrices. C'est l'enfant carencé qui se balance toute la journée dans son lit, à dix-huit mois, à 2 ans. C'est toute la différence entre le balancement stéréotypé dans le lit et le plaisir d'un enfant qui joue avec ses nounours, qui suce son pouce. Cela nous montre quelque chose d'essentiel, à savoir que tout ce qui est de l'ordre du plaisir partagé, de l'échange avec les autres est un facteur d'ouverture, de liberté, c'est un plaisir nourrissant, un plaisir apaisant, tranquille, et toujours différent d'une fois sur l'autre. Dès qu'il y a contrainte il y a la peur, l'agrippement, le stéréotype. Quelqu'un qui a des TOC, des phobies, qui est en échec, qui se drogue, qui est anorexique ou boulimique, c'est toujours la même chose. Et au bout d'un moment, la différence individuelle s'abrase. Plus ils sont enfermés dans le comportement, plus ils deviennent stéréotypés et prisonniers de ce comportement. Comme l'enfant qui se balance de manière stéréotypée dans son lit. Et si cela ne suffit pas, il se tapera la tête contre les bords de son berceau, se donnera des coups contre lui-même.

Nous sommes à une époque où, à mon avis, la majorité des jeunes n'a peut-être jamais été aussi bien, n'a jamais eu autant de possibilités d'ouverture sur le monde. Une révolution a lieu

sous nos yeux. C'est la première fois dans l'histoire de l'humanité que tant d'enfants ont un mode de vie tant professionnel qu'affectif si différent de celui de leurs parents. Avec l'inquiétude, mais aussi la liberté et l'ouverture. La révolution de l'Internet est au moins aussi importante que celle de l'imprimerie de Gutenberg, et probablement plus. 15 à 20% d'entre eux vont utiliser la liberté qui existe dans nos pays pour se taper dessus, se cogner contre les murs de la société, aller à la rencontre des policiers. Ce qui les intéresse, c'est qu'il y ait une rencontre. Et dans la mesure où ils sont dans une demande incontrôlable, cette rencontre ne peut se faire dans l'échange, dans le plaisir, dans la tendresse car ils perdraient leurs limites et ils paniqueraient, mais elle se fait dans la violence. Cette violence est le signe d'une demande affective si importante qu'elle ne peut être vécue.

Je prends l'exemple d'une adolescente de 13-14 ans qui, après une tentative de suicide, est hospitalisée en pédiatrie. Déscolarisation, demie prostitution, prise de drogues, père alcoolique, parents séparés, mère en grande difficulté, bref un tableau assez banal dans ces circonstances. Et cette adolescente accepte d'être filmée en vidéo. Elle n'arrête pas de dire : « Ça me soûle, ma mère ça me soûle, mon père rien à faire, ça me soûle ». Trois-quarts d'heure de soûlerie. Mais nous arrivons tout de même à échanger, et à l'issue de l'entretien, je lui demande quelles sont les qualités qu'elle se voit. Et cette jeune fille qui m'a regardé pendant trois-quarts d'heure droit dans les yeux pour me raconter toutes les horreurs de sa vie, apparemment sans émotion, mais que je sens bien sûr comme une petite fille en détresse et perdue, quand je lui pose cette question, elle détourne la tête, ses cheveux tombent devant ses yeux, mais cet écran ne suffit pas, et elle met la main devant ses yeux. Elle reste vingt secondes sans parler, elle relève la tête et elle me répond : « Je suis une conne ». Là, nous pouvons nous regarder droit dans les yeux, pas d'émotion, vous êtes une conne, vous maîtrisez, c'est à vous. Mais à l'idée d'avoir une qualité, vous détournez la tête. En tout cas, je vois que vous avez au moins une qualité, c'est le courage, mais allez-vous continuer d'utiliser ce courage pour vous cogner contre les murs de la société ou pour prendre soin de vous ?

Mais si elle a une qualité, tout s'effondre, elle est dans la détresse. Si elle peut être différente de ce qu'elle est maintenant, c'est-à-dire « j'en ai rien à foutre, tout le monde est mauvais, je suis comme ça et j'emmerde tout le monde », tout son système s'effondre. Prendre des risques devient une quête de sensations pour avoir un contact dont nous avons tous besoin, mais ce contact ne peut se faire dans l'échange, ne peut être nourrissant parce qu'il nous rendrait dépendant. Et ce contact violent devient une sorte d'anesthésie dans laquelle on se sent exister. Si je ne vais pas bien, ça va ; si je commence à aller bien, tout peut s'effondrer parce que je vais voir l'écart immense entre ce que je suis et ce que je voudrais être.

On ne laisse pas un enfant ne pas se nourrir. Quelque chose se pervertit profondément dans notre société depuis cinq à six ans. Mes consultations ont radicalement changé, non pas au niveau des troubles avérés, comme la schizophrénie, les troubles de l'humeur, mais parce que



je vois des parents qui ont peur de leurs enfants. Et c'est la catastrophe. Ils ont peur parfois de leur violence. Dernièrement, un parent m'a même dit : « J'ai peur qu'il me tue ». Ce gamin de 13 ans qui a des accès de colère incontrôlables m'a dit : « C'est un autre que moi qui fait ça, je ne peux pas faire autrement, et surtout avec ma mère ». Pourquoi ? Parce que c'est le personnage le plus important, auquel il est le plus attaché. « Et j'insulte ma mère ». Je lui demande quelles insultes. Il se met quasiment à pleurer et répond : « Je ne peux pas le dire ». Quand il est dans cet état second de violence, il le dit, mais ensuite cela le rend malheureux. Et son estime de soi est gravement compromise, et il devient encore plus violent la fois suivante. Il m'a également dit cette phrase superbe : « Avec mon père, je me retiens davantage parce que j'ai peur ». Nous voyons bien que la peur peut également être une protection.

Quand il n'a pas peur, il est capable de faire des choses qu'il va amèrement regretter parce qu'il est abandonné à ses émotions. Et on ne choisit pas ses émotions. Quand on est en colère, ému, amoureux, on ne décide pas de l'intensité, mais on peut décider secondairement de ce que l'on en fait. L'émotion est ce qu'il y a de plus biologique en nous, Elle est déclenchée certes par des pensées, par des liens, par toute notre histoire, par le poids de nos antécédents, mais une fois que l'émotion est là, c'est l'intrusion de l'autre, le cheval de Troie de l'autre en soi. L'émotion envahit et on ne peut pas forcément la contrôler. Ces jeunes fragiles savent pertinemment qu'ils sont les marionnettes de leurs émotions. C'est la raison pour laquelle ils en ont si peur et qu'ils ne peuvent réagir que sur un mode violent où ils retrouvent une maîtrise. Du fait de notre conscience de nous-même, nous avons besoin d'avoir en permanence une image de feedback, c'est-à-dire quel sens a ta vie, es-tu aimable. En fonction de cela, l'homme possède une créativité exceptionnelle, mais l'envers de la créativité, c'est la destructivité. C'est parce que nous sommes créatifs que nous pouvons être destructif, par des procédés strictement identiques. Sauf que la destructivité est la créativité du pauvre, non pas au sens économique. Créer demande des capacités, l'avis des autres, le résultat est aléatoire alors que détruire est toujours sûr et on est toujours le plus fort. Et là intervient la tentation des conduites à risque parce que l'on redevient d'une certaine façon maître de soi par la destruction. On n'est pas dans le plaisir partagé où l'on dépend des autres.

D'où l'importance encore une fois d'intervenir suffisamment tôt. Le fait qu'actuellement les adultes aient peur des enfants est un grave problème parce que cela empêche la confiance, et c'est ressenti par les enfants comme un abandon. Donc les parents ont peur parfois de la violence de l'enfant, mais ils ont peur aussi qu'il se fasse du mal. Et combien de parents me disent : « Je ne peux pas le réprimander ou lui demander quoi que ce soit, je ne peux même pas l'amener en consultation parce que j'ai peur de perdre sa confiance, parce que j'ai peur d'une fugue, d'une tentative de suicide ». Et personne ne peut dans l'état actuel des choses garantir, en effet, que si cet enfant est contrarié il ne va pas faire une tentative de suicide. Non pas parce qu'il a envie de mourir, mais parce que c'est à un moment donné le seul moyen de

redevenir ou d'avoir le sentiment de redevenir maître de son destin et de lui-même. Avec le réel danger d'être pris au mot et de mourir. Même si cet enfant n'est pas schizophrène, ne présente aucun trouble de l'humeur, ne présente aucune pathologie, il est dans des conduites pathogènes, et on ne peut plus laisser ses parents se débrouiller seuls en leur disant que c'est un problème éducatif. Ce n'est pas seulement le problème de l'éducation des parents, mais le fait qu'au niveau social, il n'y a plus de limites.

Une réflexion est à mener au niveau de la prévention sur ces limites. Mais combien de catastrophes y aura-t-il avant que nous y réfléchissions ? Aujourd'hui, on a peur d'interdire alors que c'est ce qui permet au sujet de se différencier et éventuellement de faire ses preuves. Mais on peut aussi interdire pour mettre l'autre sous son emprise et non pas pour lui permettre de veiller sur lui et de penser à son avenir. Tout peut être perverti, mais on a actuellement le sentiment d'une permissivité qui fait qu'un certain nombre d'enfants ne savent plus où est la limite. Beaucoup d'adultes ont le sentiment de ne plus pouvoir poser un certain nombre de limites parce qu'ils ne savent plus la valeur de ce qu'ils font. Au nom de quoi le feraient-ils ? Il y a donc chez un certain nombre d'adultes une espèce de morosité dépressive, ce qu'Alain Rinberg a appelé d'un joli mot, « la fatigue d'être soi ». Si on a fait des enfants, il faut qu'on sache un peu pourquoi, et c'est le rôle des adultes de pouvoir se projeter dans l'avenir et de se dire que des choses valent la peine. La véritable prévention ne consiste pas à énoncer une liste de choses dangereuses ou défendues, mais dire qu'il y a des choses à faire, quelles que soient nos déceptions. C'est vrai qu'il y a des choses à faire, et en général considérer que le verre est à moitié vide contribue à le vider.

Il y a nécessité à l'heure actuelle de redonner un sens à ces choses-là et ne pas le faire, c'est abandonner l'enfant à ses impulsions et à son désarroi du moment. Pour un certain nombre de parents, il y a derrière tout cela une certaine culpabilité, par rapport au fait de travailler beaucoup, d'être fatigué en rentrant le soir, même si on est très heureux de retrouver ses enfants. Alors, les parents finissent par céder et parentifier leur enfant en leur disant : « Dis nous que nous avons raison, que nous sommes de bons parents, rassure-nous sur nous ». Ce sont eux qui doivent nous rassurer. Il faut voir dans quelle ambiance on fait vivre un certain nombre de jeunes. Ce désarroi peut faire sentir l'angoisse de parents qui ont peur de perdre le contact avec leur enfant. Ce sont des choses qui n'étaient pas concevables autrefois. On ne se suicidait pas, on ne se faisait pas de mal soi-même, on n'insultait pas ses parents. Alors que c'est aujourd'hui licite, non pas par démission des parents, mais parce que c'est le mode de fonctionnement de la société. Je dirai même que nous assistons à un risque de perversion de la prévention au travers de cette notion de souffrance. La France est probablement le pays au monde qui souffre le plus, où les médias ont en tout cas ce mot à la bouche en permanence. Vous souffrez, donc vous existez. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas de souffrance, mais il y a quelque chose de totalement indigeste derrière tout cela que je considère comme une complicité narcissique, comme une espèce de nostalgie des adultes qui n'osent pas trop se

plaindre, mais qui ne cessent de plaindre leurs adolescents. Faire une tentative de suicide, c'est attaquer le parent en soi. L'inverse de je n'ai pas demandé à naître, c'est je peux choisir de mourir. On retrouve toujours une maîtrise dans la destructivité. On a toujours un pouvoir dans la destructivité. Alors que lorsque l'on veut réussir, on dépend des autres, on ne le maîtrise pas, c'est aléatoire, cela ne va pas durer. La maîtrise vient de la destructivité.

Si on ne pose pas un certain nombre de limites, il y a des choses que l'on ne fait pas. On doit se respecter comme on doit respecter les autres. Et que l'on ne me dise pas que j'essaie de rétablir je ne sais pas quel ordre ou de recréer les jeunesses hitlériennes, comme je me le suis entendu dire l'autre jour. Y a-t-il encore des adultes qui ne marchent pas sur la tête ? Tout peut revenir, mais pour l'instant un certain nombre de jeunes ne peuvent pas se contrôler, ne peuvent pas veiller sur eux. S'ils sont turbulents, un peu insolents, mais qu'ils se nourrissent, alors on est sûr que c'est passager. Mais s'ils ne se nourrissent pas, ils se dévalorisent, et s'ils se dévalorisent, ils ne peuvent que s'arc-bouter contre les autres, un peu comme une maison qui n'aurait plus d'intérieur. Ces adolescents et ces enfants qui vont mal s'étaient sur l'opposition, avec le sentiment qu'il n'y a rien de solide à l'intérieur.

Il n'y a pas que les textes ou les livrets, aussi bien faits soient-ils, sur les risques qui sont importants, il y a aussi l'esprit dans lequel les adultes font la prévention. Il faut que les adultes arrivent à dire pourquoi ils considèrent que la vie vaut la peine d'être vécue. Quand on applique les mesures de prévention, quand on fait des cours d'éducation civique à l'école ou ailleurs, c'est un homme ou une femme qui parle en adulte face à des jeunes. Et il y a une nécessité de conviction. Heureusement, la majorité trouvent cela dans leur environnement, dans leur entourage, et n'ont peut-être pas la même fragilité. N'oublions pas que ce sont ceux qui attendent beaucoup qui sont les plus vulnérables par rapport à la déception.

C'est la raison pour laquelle je prends souvent comme exemple de l'adolescence un état a priori non pathologique, qui est l'état amoureux où l'on est en attente de l'autre et où l'on dépose une partie de soi dans l'autre. Ce qui permet de créer des choses extrêmement fortes. Il y a une force créatrice qui nous porte, y compris dans son aspect d'illusion. Quand on est amoureux et que l'on attend la soirée, l'anniversaire de la rencontre, et qu'il ou elle est en retard, plus le retard s'allonge et plus le déplaisir arrive. Et au bout d'un moment, on n'a plus envie de sortir, la soirée est gâchée, pas parce que ce n'était pas important, comme tous ces jeunes qui disent qu'ils n'en ont rien à faire, que rien ne les intéresse. Ils voudraient tellement être intéressants pour tout le monde qu'il est plus facile de penser que rien ne les intéresse que de risquer d'être déçu. Si l'autre arrive en s'excusant de son retard, on lui demande de nous ramener parce qu'on n'a plus aucune envie de sortir. Et c'est vrai que cela a tué jusqu'au désir. Qu'est-ce qui va motiver des jeunes à prendre soin d'eux ? C'est de sentir qu'on est motivé pour eux. Écouter les enfants après une période où on ne les écoutait plus, c'est bien, mais les écouter pour quoi faire ? Si vous ne posez pas un certain nombre de limites, vous ne

rencontrez pas les adolescents les plus en demande parce qu'eux ne pourront pas venir à votre contact. Il n'y a qu'un obstacle qui pourra les amener à venir.

Pour moi, la prévention devrait commencer dans les cours de récréation, en maternelle et en primaire, où l'on apprend aux enfants à se respecter les uns les autres, à ne pas se traiter comme ils se traitent actuellement, à veiller sur eux, à prendre soin d'eux. Il nous faut repenser les choses dès le départ. C'est là que se mettent en place ces conduites de déception qui vont amener les plus sensibles à devenir de véritables furies.

L'adolescent dont je parlais tout à l'heure et qui craignait son père, quand je lui ai demandé quel métier il voulait faire plus tard, il m'a répondu qu'il voulait faire partie des policiers d'élite parce qu'ils sont actifs et qu'il veut être du côté du bien. Il y a quelque chose de pathétique, parce que s'il n'arrive pas à se mettre du côté du bien, il va rejoindre une bande parce qu'il ne sera plus seul, qu'il aura une valeur, qu'il sera compris. Je conclurai en vous encourageant à lire un livre extraordinaire d'Albert Camus, « Le Premier homme ». À la fin de son récit, il parle de la lettre de M. Germain, son instituteur en réponse à la lettre que lui a envoyé Camus quand il a reçu le prix Nobel. On ne peut pas écrire mieux sur ce qu'est le sens de la transmission que cet instituteur à la retraite dans cette lettre à Camus. Et je terminerai par cette phrase terrible de Camus, dont on ne sait à qui elle s'adresse : « Pourquoi je te parle du suicide ? Tu sais que j'ai horreur du suicide pour le mal qu'il fait aux autres, ou alors il faut camoufler la chose par générosité. Pourquoi je te le dis à toi ? Parce que tu aimes le malheur. C'est un cadeau que je te fais. Je ne voudrais pas que les jeunes actuellement pensent que les adultes aiment trop le malheur. » Je vous remercie.